

Visite du Pape en France

Dans le sillage de la conférence de Ratisbonne (12 septembre 2005) et du discours (manqué) à La Sapienza à Rome (17 janvier 2008), Benoît XVI a poursuivi, à Paris, sa réflexion sur le rapport entre la foi et la raison (12 septembre 2008). Sa leçon prend comme point de départ le lieu « emblématique » où il la prononce : le collège des Bernardins édifié en 1245 par les Cisterciens. De là, Benoît XVI évoque le rôle civilisateur du monachisme occidental. Il impute à ce monachisme d'avoir gardé, au moment de « la grande fracture culturelle » - on pense ici au déferlement des hordes barbares en Europe -, le meilleur de la culture ancienne tout en suscitant une culture nouvelle. Telle n'était du reste pas l'ambition des moines ; ce résultat leur a été donné comme par surcroît car leur ressort intime n'était autre que la quête de Dieu. Un Dieu, cependant, qui plaçait « des bornes milliaires » pour s'offrir à être trouvé. D'emblée, Benoît XVI focalise son attention sur ces repères : les Saintes Ecritures, lesquelles, véhiculant la Parole de Dieu, ont permis aux chercheurs de Dieu de conjuguer amour des lettres et amour de Dieu ou encore, selon l'expression vigoureuse de Dom Jean Leclercq reprise à son compte par le Pape Ratzinger, « eschatologie et grammaire ». S'en suivirent la fondation d'écoles et de bibliothèques ainsi que le développement même des sciences profanes qui furent notamment linguistiques afin d'approfondir toutes les virtualités de la Parole. A la racine de la civilisation européenne, Benoît XVI, avec douceur mais sans complexe, situe donc le désir de Dieu et l'amour de la parole. Un authentique historien de la culture occidentale ne pourra qu'admirer cette « résolution dans les principes » à laquelle, de façon inductive, notre Pape parvient.

La vraie philosophie

Des principes, arrivons directement à la conclusion à laquelle le Pape aboutira. Celle-ci tient dans les deux dernières phrases de sa conférence, à inscrire dans le marbre : « Une culture purement positiviste, qui enverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable ». On est bien dans l'axe de Ratisbonne où Benoît XVI soulignait que la raison cantonnée à la mathématique et à la fonctionnalité, frustrée par conséquent de sa dimension métaphysique, était incapable d'établir un dialogue avec les religions, et dans la perspective de La Sapienza où il affirmait qu'une philosophie qui se dégrade en positivisme, réduisant le champ de notre connaissance aux phénomènes qui tombent sous notre expérience, passe à côté de la question cruciale de la vérité. A Paris, le Souverain Pontife aborde la même question, mais sous l'angle de la finalité. En définitive, « l'attitude vraiment philosophique » consiste à « regarder au-delà des réalités pénultièmes et [à] se mettre à la recherche des réalités ultimes qui sont vraies ». Notre Pape dit tranquillement une chose énorme à l'oreille moderne ou postmoderne: être philosophe, c'est chercher Dieu ! Comme saint Paul mentionnant à l'Aréopage qu'il avait trouvé un autel prudemment dédié « Au dieu inconnu », Benoît XVI ne peut pas ne pas observer qu'aujourd'hui, « pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu ». En expert de la pensée contemporaine, il décèle dans l'athéisme moderne la question lancinante de Dieu : « comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne ».

La question de l'interprétation

Ce n'était pas le lieu de revenir sur le débat controversé de Ratisbonne qui portait sur les différentes conceptions de Dieu soit en Islam : Dieu est tellement transcendant qu'il pourrait agir contre la raison, soit en

christianisme : Dieu est Raison. Benoît XVI, cependant, n'avait pas dit son dernier mot. Voici que la question est reprise à propos de l'Écriture. En régime chrétien, explique-t-il, « l'Écriture a besoin de l'interprétation ». Nul besoin de développer le fait que, selon une autre vision, les versets inspirés seraient la Parole incréée de Dieu de telle sorte que l'herméneutique ferait figure de blasphème. Des chrétiens ont pu aussi s'engager dans cette voie fondamentaliste. Aussi le Pape insiste-t-il sur le fait que « la Parole de Dieu [...] n'est jamais présente dans la seule littéralité du texte ». En ce sens, à la suite du *Catéchisme de l'Église catholique*, il dénie au christianisme d'être « au sens classique seulement une religion du livre ».

L'interprétation de l'Écriture ne saurait être épuisée par la critique historique. Benoît XVI s'était déjà longuement expliqué sur les limites de cette méthode exégétique dans son *Jésus de Nazareth* : cette approche situe uniquement la parole dans le passé, ne dépasse pas le niveau de la parole humaine et ne parvient pas à considérer l'unité de l'ensemble des livres inspirés. Ici, il se concentre sur ce dernier aspect : Les Écritures, au pluriel – c'est-à-dire les mots humains –, recèlent l'unique Parole de Dieu. Comment discerner l'un dans le multiple sinon à considérer le tout selon cette exégèse canonique qui renvoie à une « compréhension holistique » où un livre en explique un autre et où un nouveau Testament en éclaire un ancien.

Encore faut-il considérer la réception de cette Parole, qui n'est jamais l'individu dans son ego, au risque de « l'arbitraire subjectif », mais la communauté elle-même. Dans *Jésus de Nazareth*, J. Ratzinger / Benoît XVI montrait que les livres scripturaires renvoient à trois sujets interactifs : l'auteur ou un groupe d'auteurs (1^{er} sujet) qui « ne sont jamais des écrivains autonomes au sens moderne » car ils font partie d'« un sujet commun, le peuple de Dieu (2^{ième} sujet) duquel ils parlent et à qui ils s'adressent », lequel peuple n'est lui-même pas isolé car il se sait se recevoir de Dieu (3^{ième} sujet) qui le forme et le conduit. Aux Bernardins, le Pape affirme que « la Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais [qu']elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi ». Autant dire qu'elle est accueillie dans l'Église et qu'elle constitue l'Église. Peut-on vraiment, sans l'Église, éviter les écueils soit du primat de la lettre sur l'Esprit soit d'une interprétation abusivement sollicitée : « il existe des dimensions du sens de la Parole et des paroles qui se découvrent uniquement dans la communion vécue de cette Parole qui crée l'histoire ».

L'éthique du travail

Si les moines ont bâti l'Europe chrétienne, c'est non seulement par la prière mais aussi par le travail : *Ora et labora*. Benoît XVI esquisse la différence d'approches entre le monde grec qui considérait le travail physique comme l'œuvre des esclaves de telle sorte que le sage devait absolument s'en détacher et la tradition juive où les rabbins exerçaient tous un métier artisanal. Le contraste se fonde sur la conception de Dieu. Si les Grecs récusait l'idée d'une divinité suprême qui se salirait les mains par la création de la matière, le Dieu de la Bible est Créateur : « Dieu travaille, Il continue d'œuvre dans et sur l'histoire des hommes. Et dans le Christ, Il entre comme Personne dans l'enfantement laborieux de l'histoire. » Le travail humain, dès lors, est participation à l'œuvre créatrice de Dieu dans le monde, collaboration avec le Créateur. Ici Benoît XVI indique le principe sous-jacent à la culture de mort : « là où l'homme s'élève lui-même au rang de créateur déiforme, la transformation du monde peut facilement aboutir à sa destruction ».

Devant les sept cent auditeurs du monde de la culture sans doute médusés, Benoît XVI n'a, somme toute, que posé les fondements mêmes de la civilisation.

Christian Gouyau, *La Nef*

Le discours au « monde de la culture », prononcé au Collège des Bernardins le 12 septembre 2008, s'inscrit dans la dialogue initié par le Pape tant avec la pensée moderne qu'avec les autres traditions religieuses. Ainsi Nietzsche et Marx furent-ils convoqués à sa réflexion sur l'amour, de même que Kant et Bacon au sujet de l'espérance. L'adversaire intellectuel est ici clairement nommé : le « positivisme », qui nie la légitimité d'une connaissance portant sur une réalité transcendante dépassant le champ des phénomènes empiriques. Sur l'Islam, le Pape souhaite de toute évidence prévenir le choc des civilisations par la confrontation des théologies à propos de l'image de Dieu telle qu'elle se dégage respectivement de la Bible et du Coran. Lors du discours magistral à Ratisbonne, le 12 septembre 2006 (notez que ces deux discours sont prononcés un 12 septembre, fête du saint nom de Marie qui célèbre la victoire remportée sur les Turcs à Vienne, en 1683 !), le Pape avait posé l'équation suivante : un dieu qui est au-dessus de la catégorie du raisonnable jusqu'à pouvoir commander le mal, l'important étant alors la puissance de sa volonté et non la sagesse de sa nature, aboutit à façonner un visage inhumain de dieu, duquel dérivent ensuite « les pathologies et les maladies mortelles de la religion et de la raison ». Un dieu terrifiant qui inspire le terrorisme. L'attitude viciée s'appelle ici « nominalisme », soit le primat de l'arbitraire et le refus des essences. Quand la raison positiviste rencontre la foi nominaliste, on peut dire que la planète est en danger ! Il faut donc sauver non seulement la foi mais aussi la raison et c'est au chevet des deux que le docteur Ratzinger se penche avec douceur et fermeté. Au fil de son enseignement oral ou écrit, Benoît XVI démontre que la foi chrétienne ne se réduit pas à un stéréotype atemporel ou à la répétition mécanique d'une Eglise autiste aux angoisses du monde présent ; au contraire, le message pérenne de l'Evangile tient non seulement dans sa capacité à nous projeter vers les réalités eschatologiques (futures) mais aussi dans l'actualité de sa réponse aux grandes interrogations de l'homme à ce moment-ci de l'Histoire. On peut, sans trop caricaturer, distinguer trois temps du dialogue de l'Eglise avec la modernité : - la phase du « dialogue de sourds » jusqu'à Vatican II, où le magistère ecclésiastique condamnait sans appel les systèmes erronés ; celle du « marché de dupes » dans la période conciliaire et postconciliaire où les catholiques se sont laissés naïvement vendre les « valeurs » issues des Lumières sans opérer parmi elles de véritable discernement ; - celle de la mise à plat positive mais sans complaisance des contentieux et du retour serein aux fondamentaux, opérés par le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi J. Ratzinger puis par le Pape Benoît XVI.

S'il faut guérir la raison, c'est en réhabilitant la métaphysique en philosophie. Il me semble que Benoît XVI s'embarrasse de moins en moins de circonlocutions, à supposer qu'il s'en soit un jour soucié, et assène tranquillement des « énormités ». Par exemple, devant cet aréopage de sept cent intellectuels, qu'il n'y a pas de vraie philosophie sans Dieu ! L'attitude vraiment philosophique, dit-il, consiste à « regarder au-delà des réalités pénultièmes et [à] se mettre à la recherches des réalités ultimes qui sont vraies ». L'adjectif « pénultième » renvoie littéralement à ce qui est « presque (*paene*) dernier (*ultimus*) ». Et si Benoît XVI avait ainsi caractérisé le drame de la pensée moderne : elle s'est sans doute élevée au-dessus de l'immédiat et de l'instantané mais, visant ce qui est avant-dernier en se cantonnant dans l'ordre du fonctionnel, elle a manqué son but, ce qui est ultime et qui répond de façon décisive à la question du pourquoi : Dieu ! L'athéisme contemporain, du reste, n'élude pas la question de Dieu qu'il repose de façon pathétique, thème cher à H. de Lubac et que reprend à son compte Benoît XVI. Puis, passant de la philosophie à la civilisation, le Pape n'a pas de mal à montrer comment la quête de Dieu, inscrite au prologue de la Règle de saint Benoît, a fait l'Europe ! Dieu s'est donné à être trouvé à travers les Ecritures qui constituaient autant de « bornes milliaires » dans le tâtonnement des hommes. L'amour de la Parole, dès lors, engendra la culture. Face à cette intelligentsia parisienne, le Pape explique que les psaumes sont les mots mêmes que Dieu nous a donnés pour nous adresser à lui et que la psalmodie communautaire doit être mesurée par l'harmonie avec le chant des anges, à moins de choir à travers une cacophonie individualiste dans la « région de la dissimilitude » où l'homme, laissant s'effacer l'image de Dieu, manque à sa propre nature. Quant au travail, il est participation à l'œuvre du créateur, lequel continue d'agir dans l'Histoire, et non manipulation « déiforme » des déterminations fondamentales de la nature, négation de la nature qui aboutit à la culture de mort. C'est ainsi que la prière et le travail (*ora et labora*) ont été et sont les principes de la civilisation. Le regretté Dom Gérard, qui se trouve désormais du côté du chœur des anges, a dû se réjouir avec eux du discours au Bernardins !

Des délégués de la communauté musulmane française participaient à cette conférence. Est-ce à eux que Benoît XVI s'adressait quand il a mis en évidence la nécessité d'interpréter les Ecritures ? Dans la tradition de l'Islam, les versets coraniques sont la Parole incréée de d'Allah de telle sorte que la seule évocation de la possibilité d'une herméneutique est déjà blasphématoire. De là ce « littéralisme » qui est une abdication des ressources de la raison et qui induit des comportements fondamentalistes. Ici, l'on voit bien le fil que déroule le Pape depuis la leçon inaugurale de Ratisbonne. En christianisme, la multiplicité des mots humains, la pluralité des Ecritures recèle l'unique Parole de Dieu. Le christianisme ne saurait ainsi être rangé parmi les « religions du Livre » ! Discerner l'un dans le multiple, le tout dans ses parties et finalement le sens dans le texte, voilà qui s'appelle « interpréter ». Le Pape applique à l'exégèse le principe paulinien qu'un musulman considérerait comme profondément subversif : « *Le lettre tue, mais l'Esprit vivifie* » (2 Co 3, 6). Encore faut-il que l'interprétation ne soit pas individualiste par un affranchissement à l'égard de l'instance herméneutique autorisée : le magistère. Au-delà des vices opposés de l'« arbitraire subjectif » et du « fanatisme fondamentaliste », Benoît XVI préconise, en matière d'interprétation aussi, de renouer le lien entre la liberté et la vérité.

Au fond, quand la raison aura retrouvé sa véritable ouverture à l'être et quand la foi reconnaîtra en Dieu le Logos, un dialogue harmonieux et fécond pourra à nouveau s'instaurer entre les deux. A cette tâche, notre Pape s'attelle avec sa pédagogie de docteur et sa patience de pasteur.

Christian Gouyaud